

84 Livraison

L47  
4712

*J. Courdault*

LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>IE</sup>, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

FORMAT IN-4

LE

# TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

publié sous la direction de M. ÉDOUARD CHARTON

ET TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

ANNÉE 1878

Elle contient les voyages

De M. WIENER, au Pérou; de M. de CORBIGNY, à Hué; du capitaine CHAPMAN, dans l'Asie centrale; de M. ANDRÉ, dans l'Amérique équinoxiale; de M. DE LAMOTHE, au Canada et à la Rivière Rouge; de M. RAFFRAY, sur la côte du Zanguebar; de M. H. BELLE, en Grèce; de M. F. DE MÉLY, dans la Russie méridionale; de M. H.-M. STANLEY, à travers l'Afrique; du capitaine NARES, à la Mer polaire; de M. DE COSTER, à Amsterdam; de M<sup>me</sup> X<sup>\*\*\*</sup>, au Pays des diamants; de M. PINART, à l'Île de Pâques; du D<sup>r</sup> TESTEVIDE, à l'Île de Chio; et de M. MARCHE, au Gabon.

Est illustrée de 500 gravures sur bois

dessinées par

A. DE BAR — BARCLAY — É. BAYARD — BELLE — PH. BENOIST — CATENACCI — CHAPUIS  
C. DELORT — A. DEROY — A. DUPUY — DOSSO — A. FAGUET — A. FERDINANDUS — FORMANT  
GOUTZWILLER — E. GUILLAUME — HUBERT-CLERGET — P. KAUFFMANN — LAFOSSE  
D. LANCELOT — J. LAVÉE — D. MAILLART — A. MATHIEU — RIOU — A. RIXENS — E. RONJAT  
F. SCHRADER — P. SELIER — F. SORRIEU — TAYLOR — E. THÉRON  
VALNAY — VARÉ — S. VUILLIER — TH. WEBER

Et renferme 27 cartes ou plans

Prix de l'année 1878, brochée en un ou deux volumes : 25 francs.

La reliure en percaline se paye en sus : En un volume, 3 fr. — En deux volumes, 4 fr.

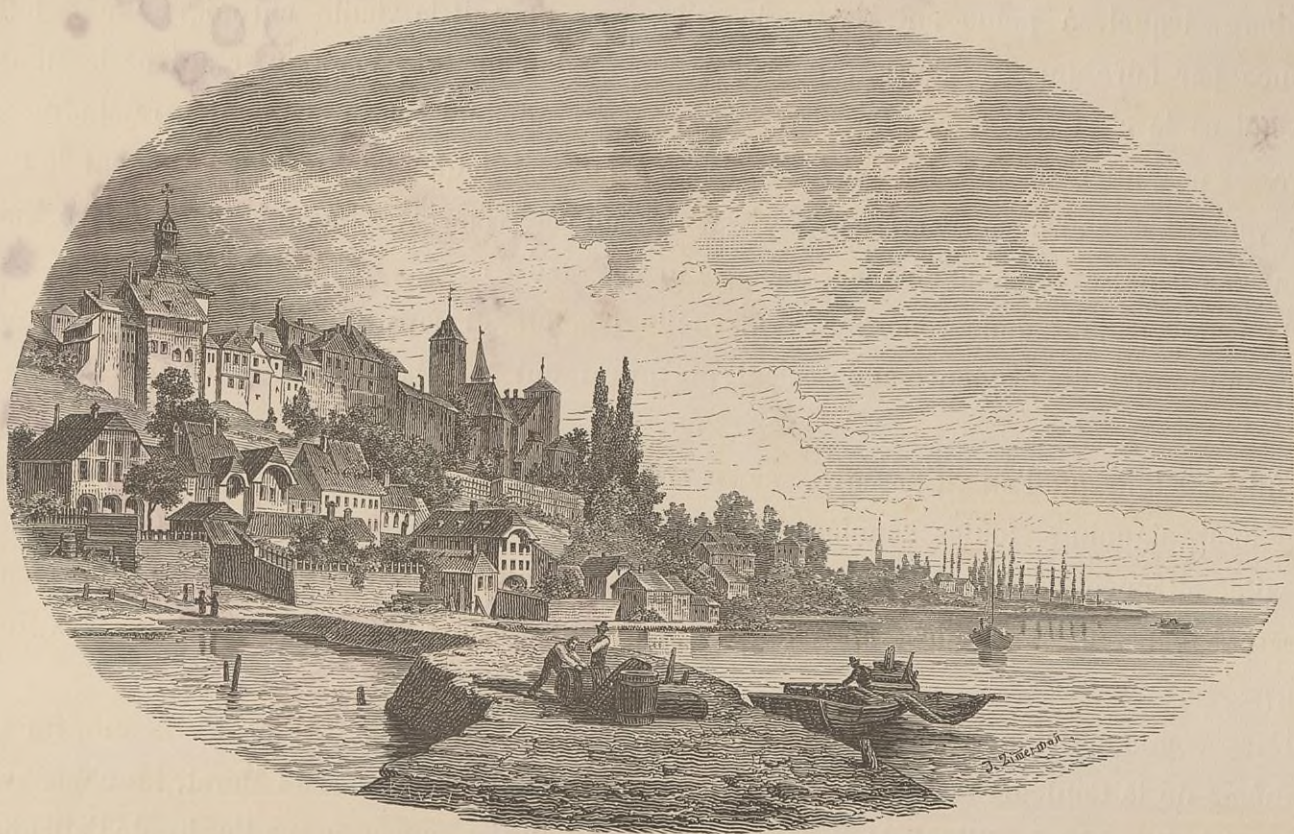
La demi-reliure chagrin, tranches dorées : En un volume, 6 fr. — En deux volumes, 10 fr.

La demi-reliure chagrin, tranches rouges semées d'or : En un volume, 7 fr. — En deux volumes, 12 fr.

LES DIX-NEUF PREMIÈRES ANNÉES SONT EN VENTE

Les années 1870 et 1871 ne formant ensemble qu'un seul volume, la collection comprend actuellement 18 volumes qui contiennent 300 voyages, plus de 10,000 gravures, 380 cartes ou plans, et se vendent chacun le même prix que l'année ci-dessus annoncée.

Après sa défaite de Grandson, le duc Charles, revenu du terrible accès de rage dont on avait cru un moment qu'il mourrait, rallia ses troupes démoralisées et vint établir son camp près de Lausanne. Quelques semaines durant, cette ville romande fixa sur elle les regards de l'Europe. « De Bruxelles à Naples, dit un historien, les principales routes étaient encombrées de canons, de troupes, d'artillerie et de chariots de guerre, qui se rendaient au camp du duc de Bourgogne. Les ambassadeurs des rois et des princes et leurs chevaucheurs arrivaient journellement à Lausanne et en partaient pour se diriger sur toutes les capitales du continent. Partout où ils passaient, les bourgeois et le peuple les entouraient et les questionnaient sur les moindres événements survenus dans cette cité ou dans les environs. » C'est qu'en effet l'avenir de plusieurs provinces, — Lorraine, Alsace, Provence, dont



MORAT.

Louis XI et Charles, tous deux parents du vieux roi René, se disputaient d'avance l'héritage, — dépendait de l'issue de la lutte engagée, lutte qui tenait en suspens les combinaisons politiques les plus importantes. Lausanne, la ville aux trois collines, était donc pleine de grands personnages, d'évêques, d'envoyés et *reporters* de toute sorte, et surtout de gens de guerre. Les hôtelleries y regorgeaient de monde ; les maisons particulières même étaient surpeuplées.

Le duc Charles, qui avait juré de laisser croître sa barbe jusqu'à ce qu'il eût tiré vengeance des « paysans » qui l'avaient « si bellement déconfit » et rasé entièrement la ville de Berne, venait de faire des apprêts formidables de bataille. Il avait levé un homme sur six dans ses États, enrôlé de nouvelles bandes italiennes, converti en canons les cloches des églises et les chaudières des maisons bourgeoises.

Au sortir des faubourgs de Lausanne, l'ancien chemin d'Echallens par les Roches gravit péniblement le Jorat, jusqu'au plateau nu et venteux, alors inculte, qu'on nomme « plaine du Loup ». C'est

*W. Wacker*

sur ce plateau, borné par les forêts de Sauvabelin et de Vernand, et que traverse de nos jours la nouvelle route d'Yverdon, qu'était posté l'*ost* du Téméraire avec ses huit corps ou *batailles*, composés de Bourguignons, d'Anglais, de Picards, de Flamands, de Gueldriens et de *Lombards* (1). Ce rassemblement d'une trentaine de mille hommes n'était pas, pour lui, des plus gouvernables. Les vivres avaient presque fini par manquer; les désertions se multipliaient; puis la discorde s'était mise dans les rangs: Italiens et Anglais en vinrent même aux mains. Aussi, après trois mois de séjour à Lausanne, le duc, renonçant à l'espoir de voir l'ennemi le venir chercher dans le pays de Vaud, où il avait tout l'avantage du terrain, se décida-t-il, le 27 mai 1476, à se mettre en marche sur Morat, place frontière dont la restitution à la Savoie devait être son premier acte de revanche.

Berne, comprenant le danger, avait jeté dans Morat une garnison commandée par Adrien de Boubenberg, lequel, à peine entré dans la ville, à ce que dit la vieille chronique de Schilling, commença par faire jurer à chacun, bourgeois ou soldat, de tuer le premier qui parlerait de se rendre, fût-ce le chef lui-même. Les divers corps des Confédérés se préparaient à rejoindre. « Ne vous pressez pas, attendez-vous les uns les autres, » avait écrit Boubenberg au gouvernement de Berne. « Nous voulons attendre votre arrivée, écrivait de son côté Hans Waldmann au conseil de Zurich. Personne n'a peur; avec l'aide de Dieu, nous les tuerons tous. »

Ici encore, il faut donc renoncer à la vieille légende et faire entrer largement en compte l'esprit traditionnel de prudence et de calcul prévoyant qui présidait aux actes les plus graves des Confédérés.

Ce fut le 9 juin que l'on vit paraître, sur les collines boisées qui descendent vers Morat et son lac, l'armée bourguignonne, toutes bannières déployées, s'avancant au son d'une musique guerrière. La petite ville, attaquée sur-le-champ, repoussa vigoureusement les assauts. Dix jours après seulement, survinrent à leur tour les milices helvétiques. Elles étaient à peu près égales en forces aux troupes de Bourgogne.

Qui les commandait? on ne le sait. Le général, selon l'expression de M. Vulliemin, fut ici le génie même de la Confédération. On dit seulement qu'à quelques minutes de Morat, les chefs suisses avaient fait halte près du tilleul de Villars-aux-Moines pour se concerter sur l'ordre de l'attaque. La décision prise fut qu'on marcherait au combat en trois corps: le premier, formant l'avant-garde ou aile gauche, fut confié au Bernois Jean de Halwyl; le centre ou corps de bataille, à Hans Waldmann et à Herter; la direction de la réserve ou aile droite revint au vieil avoyer de Lucerne, Gaspard Hertenstein. Le comte de Gruyère commandait un corps de 600 hommes, et quant au roi René sans Terre, il servait, la hallebarde à l'épaule, en simple volontaire des Cantons.

Suivant une vieille chronique, cette fameuse bataille se serait engagée par la rencontre fortuite des deux avant-gardes qui, ni l'une ni l'autre, ne s'attendaient à se trouver en présence; mais nous savons que, du côté des Suisses, le mouvement de surprise fut prémédité. Toute une longue semaine, le duc Charles, s'attendant à voir paraître l'ennemi d'un moment à l'autre, avait tenu ses troupes en armes sous une pluie battante. Le matin même de son arrivée (22 juin), il avait compté sur un choc rapide; mais, fidèles à leur tactique habituelle, les Confédérés ne se pressaient pas: si bien que le Bourguignon avait fini par renvoyer ses soldats dans leurs campements assez éloignés les uns des autres, et lui-même, accablé de fatigue, s'était retiré dans sa tente, sur la hauteur de Courgevoux.

(1) On désignait en ce temps sous ce nom collectif les gens de la Calabre, de la Vénétie, de Bologne et de Milan.



FRIBOURG : LA VILLE BASSE.



Vers midi, le temps, qui était demeuré pluvieux, commença de s'éclaircir. Hallwyl, qui, je l'ai dit, avait charge d'attaquer, fit, selon l'usage, la prière avec ses guerriers, puis, se relevant et brandissant son glaive vers le ciel : « Sus, mes braves ! s'écria-t-il, Dieu est avec nous. Il envoie son soleil éclairer notre victoire, comme, il y a cent trente-sept ans, à pareil jour, il éclairait la victoire de nos pères à Laupen. » Aussitôt l'avant-garde entière franchit d'un saut la haie vive dont le Téméraire s'était retranché, et se précipite sur l'artillerie bourguignonne.

Celle-ci fit une énergique résistance. En attendant que le duc, déconcerté, pût faire remettre ses troupes en bataille, elle tonna pour la défense du campement et faucha des rangs entiers à l'ennemi. Ce fut alors que les montagnards de l'Oberland et de l'Entlebuch, sautant dans les fossés, se ruèrent contre les coulevriniers de Charles, qu'ils se mirent à massacrer sur leurs pièces, puis, de leurs bras nerveux, transportant leurs canons au delà du fossé, en dressèrent les batteries contre les Bourguignons. Waldmann, pendant ce temps-là, avait aussi ébranlé le centre, où bientôt la mêlée fut terrible ; puis Boubenberg avait fait une sortie à la tête de la garnison de Morat. Restait Hertenstein, avec la réserve, qui attendait, un peu à l'écart, le moment de donner d'une manière efficace. Charles était au corps de bataille, où, de sa personne, il faisait merveille. Autour de lui sa garde ducale et les gentilshommes anglais avaient beau tomber : il continuait sa résistance de lion. L'entrée en scène de Hertenstein et de ses soldats, qui venaient d'accomplir un mouvement tournant autour des hauteurs, acheva de rompre les colonnes déjà ébranlées de l'ennemi, et le pauvre duc, à la vue de la débandade des siens, n'eut plus lui-même qu'à tourner bride, afin de sauver ses jours par la fuite. On dit qu'escorté seulement de quelques gentilshommes, il galopa le jour et la nuit et ne s'arrêta que lorsqu'il eut atteint les bords du Léman.

Les Suisses massacrèrent sans pitié les fuyards, les poursuivant jusque dans le lac où des bataillons acculés s'étaient jetés. Jusqu'à Avenches, ce n'était qu'une tuerie. « Cruel comme à Morat ! » disait le vieux dicton que l'on connaît. 15,000 soldats de Bourgogne furent immolés dans cette journée, qui ne coûta que 300 morts aux vainqueurs. Les corps ennemis furent réunis dans une vaste fosse, en attendant l'ossuaire (aujourd'hui remplacé par un obélisque) où l'on devait les mettre quatre ans après.

Tel est le splendide fait d'armes dont, les 21 et 22 juin 1876, j'eus l'heur de voir célébrer à Morat le quatrième centenaire. Que de drapeaux et que de guirlandes flottaient, ce jour-là, aux tours et aux maisons de la petite ville ! Que d'arcs de triomphe revêtus d'inscriptions ! Que de statues de héros aux fontaines ! Au pied méridional de la colline, où s'élève le vieux quartier de la cité, se dressait un immense baraquement où il y avait place pour 4,000 personnes. Une estrade y était préparée pour les chanteurs et l'orchestre, et un peintre bernois y avait représenté Morat, le lac de Morat et la région vineuse de Wistelach. Tout alentour étaient des halles-brasseries où se débitaient les meilleurs produits de l'Allemagne. Plus de 50,000 personnes, accourues de tous les points de l'horizon, roulaient comme un flot vers le lieu de la fête.

Le mercredi 21 juin eut lieu la réception des autorités, tant fédérales que cantonales ; puis on exécuta une cantate nationale, *la bataille de Morat (Murtenschlacht)*, dont le texte était, si j'ai bonne mémoire, de M. Salis, chapelain à Liestal, et la musique de M. Kempter, maître de chapelle à Zurich.

Le jeudi 22, une salve de 21 coups de canon, suivie d'un *choral*, annonça l'ouverture de la

fête. A sept heures, les cloches de Morat appelèrent les troupes à un office militaire qui, pour les protestants, fut dit sur la *Langenmatte*, et, pour les catholiques, sur le *Thurnplatz*. A dix heures, le cortège officiel et historique commença de défiler. Derrière les autorités, marchaient, bannières au vent, les divers orphéons ; en tête était la fameuse musique des *Armes réunies* de la *Chaux-de-Fonds*, et, au milieu, celle de Morat.

Je suis encore à demi ébloui du faste inusité des costumes, des cuirasses, conformes à la vérité historique, que déployait la splendide théorie. Il y avait là environ 1,500 hommes de pied, renforcés de 150 cavaliers dont les nobles montures semblaient toutes sortir d'un haras impérial ; puis venaient et la garnison bernoise de Morat commandée par Adrien de Boubenberg, et la milice bourgeoise de la glorieuse ville et les corps de métiers de la cité de Berne, avec douze bannières. Je me rappelle aussi le martial personnage de Hans de Hallwyl, caracolant sur un magnifique coursier, et les bataillons valeureux des soldats de Thun, de l'Oberhasli, du Simmenthal et de l'Entlebouch, ceux-là mêmes qui, se précipitant sur les canons de Bourgogne, les avaient saisis et retournés contre l'ennemi.

Un Waldmann, revêtu d'une cote de mailles brillante d'or, montait un cheval arabe sans pareil ; derrière lui chevauchait Herter son ami. Les guerriers des huit *Orte* complétaient cette file militaire. J'allais oublier et le comte de Gruyère escorté de ses splendides montagnards, et le contingent du Valais, et le duc René de Lorraine, figuré par un gaillard de haute mine, et, dans le groupe des musiques de toute sorte, ces *tapins* de Bâle dont j'ai dit deux mots.

Le cortège arriva à la colonne commémorative dressée à vingt minutes de la ville, et autour de laquelle s'agitait des deux côtés de la route le houleux remous d'un peuple innombrable. Les trophées conquis sur les Bourguignons étaient disposés près du monument ; un cercle de bancs régnait alentour ; au milieu du cercle était une tribune. Des hymnes chantés et des harangues dites, vous devinez l'entrain tout patriotique ; plus d'un œil, ce jour-là, se mouilla d'émotion.

Le retour de la procession nationale se fit dans le même ordre que l'aller. Près de la ville, sur une scène ornée avec goût, un groupe de jeunes filles, portant le costume du temps des guerres de Bourgogne, attendaient au passage les bannières victorieuses et les chefs suisses que je vous ai nommés, pour leur décerner, Dieu sait au bruit de quels applaudissements, des couronnes de chêne, emblèmes d'héroïsme.

Le soir, banquet sous l'immense hangar, encore trop étroit pour suffire aux convives. Après le banquet, illuminations féeriques dans la ville, sur les remparts, sur le lac, où paquebots et nacelles, décorés avec des verres de couleur, promènèrent à l'envi tous les hôtes d'honneur. Pour surcroît obligé, un feu d'artifice ; mais ce qui laissa bien loin en arrière les flamboiements trop connus du feu d'artifice, ce furent les innombrables bûchers de joie qui, jaillissant spontanément de l'horizon, embrasèrent à perte de vue le paysage, depuis les hauteurs voisines du lac jusqu'aux bossellements étranges du Jorat et aux plus fières sommités de la chaîne jurassienne. Et moi, en regagnant mon logis, sous le ciel encore à demi incendié, je ne savais que redire ces vers de Haller :

Nicht unsrer Ahnen Zahl, nicht künstliches Gewehr,  
Die Eintracht schlug den Feind, die ihren Arm belebte (1).

(1) Ce n'est ni par le nombre, ni par l'excellence de leurs armes, que nos aïeux ont triomphé de l'ennemi : l'union seule a fait la force de leurs bras.



## II

On comprend que de telles épopées en action devaient inspirer la verve des poètes ou chantres de l'époque; aussi les temps de la guerre de Bourgogne sont-ils ceux qui ont vu éclore le plus grand nombre de bardes nationaux. Les *Lieder* alors se multiplient comme les batailles. Trois de ces chants retracent les campagnes de Pontarlier et de Blamont, quatre la journée de Grandson, trois celle de Morat, et deux les faits d'armes de Nancy.

La plupart des poètes sont gens de métier (*Guot Gselle*, bons compagnons), qui passent sans peine de la vie ouvrière au train des combats. Les actions qu'ils célèbrent, ils y ont pris part. D'autres paraissent n'avoir été que des trouvères voyageurs, vivant par les chemins du produit de leurs chansons : tel le Souabe Isenhofer, dont Henri Zschokke a retracé la figure originale dans son *Freihof von Aarau*. Ces *Sänger* travaillent parfois en collaboration, comme le prouve la conclusion du *Lied* relatif à la mort du Téméraire : « Et qui a chanté cette chanson ? Deux jeunes gars suisses qui savent de bonne source que le duc Charles ne reviendra pas de Nancy. » Une autre terminait ainsi son chant sur le combat de Grandson : « Celui qui vous a dit ces couplets a bien voyagé, car le vin est cher et la fortune ne loge pas dans sa poche. C'est pourquoi il se plaint de sa mauvaise étoile et il implore une petite collecte. »

Au nombre de ces aèdes, il y a un maître d'école du pays de Saanen, Jean Lenz, le frère *Hans im finsteren Tan* (Jean du sapin noir), l'auteur d'une chronique rimée de la guerre de Souabe ; il y a aussi une chanteuse, une façon de vivandière ou de menue détaillante, qui faisait son négoce parmi les soldats. Celle-là redit une complainte « qu'elle a apprise de son amant », et dont le sujet est la mort du sire de Hagenbach, ce terrible prévôt de Charles le Téméraire.

Un certain Zoller, de Lauffenburg, une des villes de la Forêt-Noire alliées des Suisses dans la guerre de Bourgogne, célèbre les expéditions de Blamont, de Morat et de Nancy. C'est le seul qui, en ces temps



UNE FONTAINE A FRIBOURG.

de rudesse d'âme, s'éprenne quelque peu de commisération pour les vaincus ; à l'aspect des ruines du château de Blamont, qu'il vient d'aider à renverser, il s'émeut, et se rappelle avec tristesse la beauté du manoir défunt.

Tous ces chants, écrits dans le vieil idiome populaire, à la fois lyriques, épiques, idylliques, animés par le sens de la nature, la satire ou l'ardeur des combats, ont passé longtemps de bouche en bouche, — *volito vivu' per ora vivorum*, — avant d'être ou imprimés ou écrits, et doivent, partant, être fort altérés. Les poètes allemands modernes ont parfois essayé de les rajeunir, et trop souvent n'ont fait que les gâter. Celui d'Ower le Lucernois, par exemple, qui a trait à la bataille de Ragatz, se lit sur deux manuscrits de la succession de Tschudi, à Saint-Gall et à Zurich, mais corrigés dans l'un et dans l'autre, et diversement, de la main de l'historien. Ce n'est que de nos jours qu'Etterlin, et, après lui, Liliencron, en ont donné un texte plus primitif (1).

Le plus célèbre de ces poètes populaires, c'est Veit Weber, de Fribourg en Brisgau, celui qu'on surnomme le *Taillefer* de la Suisse. « Né sur les confins des Liges, dit de lui M. Alexandre Daguët, dans cette Forêt-Noire peuplée d'hommes vaillants et sympathiques aux Confédérés, il s'était épris d'enthousiasme pour ce peuple dans la guerre de Bourgogne, où les fils de l'Alsace, du Brisgau et de la Suisse combattaient confondus sous le drapeau de l'Union héréditaire. Veit Weber, après avoir paru en brave à Héricourt, à Grandson, à Morat, célébra en vers sanglants la triple défaite des *Welsches*.

On connaît de lui cinq chants, « qui forment à eux seuls une iliade complète. » Sa poésie aux cordes d'acier se détend volontiers aux tableaux de la nature dont il entremêle ou fait précéder ses récits. Au début de son poème sur la prise de Pontarlier, il croit entendre, par exemple, un oiseau chanter la venue du printemps :

« Long a été l'hiver ; maint oisillon a été en souffrance qui maintenant module des strophes joyeuses dessous la ramée. Entendez-vous retentir ces accents mélodieux ? Gracieuse verdure, mai en a décoré les bois. Oui, tout reverdit, et c'est pourquoi les braves en grand nombre sont entrés hardiment au camp.

« Les uns montaient (2), les autres descendaient. Leur marche guerrière était terrible à voir, et l'on a fait au duc de Bourgogne un affront dont il n'a pas dû rire.

« On est entré dans son duché, dans la ville de Pontarlier. Là le combat a commencé, et l'on a vu bien des pauvres femmes prendre tout à coup l'habit de deuil et l'habit de veuve.

« Dès que les *Welsches* apprennent cette nouvelle, ils arrivent à pied et à cheval, au nombre de douze mille : ils voulaient reconquérir la ville, mais il leur en coûta cher...

« L'ours de Berne apprend ce qui se passe. Soudain il fait aiguïser ses griffes ; il prend avec lui quatre mille hommes, et on les entend joyeusement siffler.

« Quand les *Welsches* aperçoivent l'ours, la peur les saisit. Ils le voient s'avancer contre eux, ils étaient en grand nombre, et croyaient pouvoir lui résister ; mais l'ours les salue, en rugissant, avec ses arquebuses chargées de pierres, et ils s'enfuient au loin...

(1) *Die Schweizerischen historischen Volkslieder des fünfzehnten Jahrhunderts* (les chants populaires suisses du quinzième siècle), par Gérold Meyer de Knonau. Zürich, in-8°, 1870.

(2) J'emprunte ici la traduction de quelques strophes à M. Xavier Marmier (*Voyage en Suisse*).

« Voilà pourquoi je loue les gens de Berne, de Fribourg, de Bienne, de Soleure, et des autres villes de la Confédération, car ils ont valeureusement combattu.

« Les hommes de Lucerne cependant ne veulent pas rester en arrière. Quoiqu'on leur ait écrit de ne pas venir, ils refusent de rester chez eux et se joignent aux soldats de Berne. — Quand ceux de Bâle apprennent que l'Ours est sorti de sa tanière, ils lui envoient des renforts, des hommes à pied et à cheval avec de bonnes armes.

« Ces nouveaux venus se réunissent aux troupes de Berne et partent ensemble pour Grandson. Alors on entend jour et nuit retentir les coups d'arquebuse jusqu'à ce que Grandson soit gagné...

« Ils mettent une garnison sûre dans le château et se dirigent, du côté de Berne, vers un très bon château bien fortifié. Ils s'élancent sur les remparts sans s'inquiéter des pierres qu'on leur jette, ni des coups d'arquebuse. Ils parviennent à faire une brèche dans la muraille, et plus d'un homme brave entre par là, sans crainte d'y laisser sa vie.

« Les Bernois s'avancent les premiers, et puis viennent ceux de Bâle; ils arrivent, et bientôt on voit, au-dessus de la forteresse, flotter l'étendard bleu et blanc de Lucerne. Berne y place ensuite le sien, et celui de Bâle ne se fait pas attendre. Toutes les villes agirent de leur mieux, je dois leur donner cette louange.

« Quand les *Welsches* qui étaient au château virent qu'ils étaient pris, ils jetèrent bas les armes, et demandèrent grâce, au nom de Dieu et de la Vierge. S'ils se fussent rendus plus tôt, on leur eût accordé la vie; mais on repousse leur prière, et ils prennent la résolution de se défendre.

« Ils se retranchent dans une tour où il est très difficile d'arriver. Ils sont en grand nombre, et combattent longtemps. Mais aucun d'eux ne peut s'échapper. Cependant on pénètre dans la tour, et jamais homme ne se trouva dans une pareille angoisse: on les jette, morts ou vivants, par-dessus les remparts. Plus de cent hommes y laissent leur vie. Je ne veux pas mentir, les Suisses leur apprennent à voler sans ailes au delà des murailles.

« Ceux qui occupent le château d'Echallens apprennent qu'ils seront bientôt assiégés; ils envoient dire aux soldats de Berne qu'ils se rendront volontiers. Reste encore un château fort, celui de Jougne (1). Les Confédérés arrivent dans la ville et parviennent tout de suite au-dessus des remparts, car tous les *Welsches* étaient partis pour retourner dans leur contrée.

« Jougne est une bonne forteresse. Entre les cinq dont je viens de parler, c'est la meilleure. Elle sert de sauvegarde au pays de Savoie. Les Bernois y entrent et en prennent possession.

« Sans le secours de Dieu, comment eussent-ils pu prendre, en aussi peu de jours, tant de villes et tant de châteaux? Mais remercions aussi les gens de Berne et les braves soldats des autres villes.

« L'Ours était sorti de sa caverne; après avoir remporté une telle victoire, il y rentre de nouveau. Que Dieu lui donne joie et bonheur! Voilà ce qu'a chanté Veit Weber. Amen. »

Le poème de Morat débute par un cri d'effusion où se montre l'orgueil naïf du soldat qui a vu les choses succéder à son gré. « Mon cœur déborde d'allégresse, dit Weber; je puis de nouveau chanter et faire des vers. Il est enfin vengé l'affront cruel dont le souvenir ne me laissait respirer ni de nuit ni de jour! » Puis le barde fait passer sous nos yeux les divers corps de l'armée, avec leurs costumes,

(1) Sur la route de Pontarlier à Vallorbes, à la frontière franco-suisse.

*W. Weber*

leurs armoiries, et les lourdes pièces de canon du temps, qu'il personnifie, en son vieux langage, sous les noms de l'*Autruche* (*Struss*), la *Marguerite* (*Metz*), la *Petite Catherine* (*Ketterlin*).

Dans le récit de la bataille, composé sans doute sur le champ du carnage et parmi l'exaltation de la victoire, le poète secoué comme des jets étranges de feu et de sang. Avec quelle complaisance farouche il décrit la déroute des Bourguignons, pareille à une fumée épandue au vent ! « On les voit fuir deçà, delà, en haut, en bas, dans les champs cultivés et dans les vignobles. Celui-ci se dérobe à travers le taillis : il n'est pas un cerf ; celui-là s'élançe dans le lac : il n'est pas un poisson, et n'a guère envie de boire. Jusqu'au menton il s'enfonce dans l'onde !

« On tire sur eux comme sur des canards sauvages ; on leur donne la chasse dans des barques... Rouges de sang sont les eaux du lac ; toutes rouges les embarcations des chasseurs !

« D'autres encore grimpent sur les arbres : pauvres oiseaux sans ailes, on les abat ainsi que des corbeaux. A grands coups de lances on les fait dévaler, sans se préoccuper de gâter leur plumage ou de voir leurs ailes s'enfler au vent.

« Deux lieues au loin, ce n'était qu'une même bataille. Deux lieues au loin gisait foulée et broyée la puissance du Bourguignon. Deux lieues de sang répandu vengèrent le trépas de nos frères iniquement égorgés à Grandson ! (1) »

### III

Ce fut vers 1178 que Berchtold IV, duc de Zæringen, fonda sur les bords abrupts de l'Aar la ville forte de *Fribor* ou *Fribourg en Uechtland*. Il voulait en faire, comme plus tard de Berne, le refuge des serfs, des marchands et des petits nobles désireux de se soustraire à la tyrannie des hauts barons d'alentour. Aussi ces derniers, qui voyaient de mauvais œil la construction, prirent-ils plus d'une fois les armes pour l'entraver. Tant que durèrent les travaux, dit la tradition, il fallut que les ouvriers eussent d'une main la truelle, et de l'autre l'épée. Les moines de Payerne, eux aussi, cherchèrent noise au bourg naissant, comme propriétaires du terrain sur lequel on le bâtissait. On repoussa les uns par la force, on composa avec les autres à prix d'argent, et la cité zæringienne put enfin sortir de terre, munie de franchises analogues à celles de la ville de Cologne, et dotée d'un territoire de trois lieues.

L'architecture militaire y lutta de bonne heure de hardiesse avec l'architecture religieuse et civile : témoin ces remparts qui, courant sur les rochers de la Sarine, plongeant au fond de l'abîme, puis s'en relevant d'un effort violent, entouraient la ville de Berchtold IV d'une triple cuirasse. Aujourd'hui encore, en contemplant les restes de ses murs crénelés et ses vieilles tours parfaitement conservées, on comprend le lyrisme avec lequel Veit Weber, le Tyrtée helvétique dont je viens de parler, saluait en la fière cité de l'Uechtland le boulevard de la Confédération : « Chantons Fribourg, placée à la frontière des Alpes, et qui deviendra la clef du pays ! Allégresse ! Fribourg est pleine de braves ! de braves fermes comme des lions. Livre-t-on l'assaut quelque part, vite, vous voyez y courir à l'envi les fiers gars de Fribourg.

« Ah ! solides sont tes murailles, et bien doublées de tours ! Tu ne laisses pas chômer ton or, et sans cesse tu construis nouveaux bastions et remparts. »

(1) Voyez Rochholz, *Lieder-Chronik*, in-8. Berne, 1842.



COSTUMES DU CANTON DE FRIBOURG.

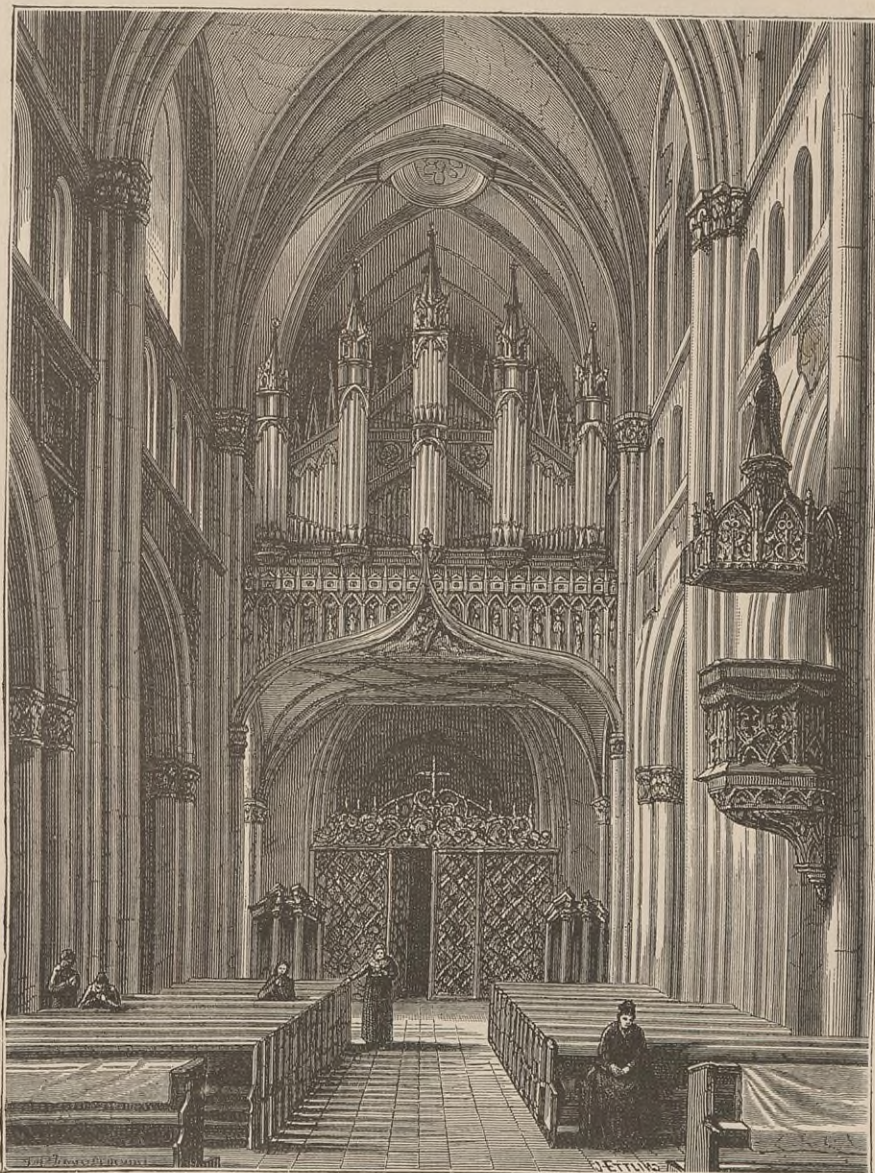


Ajoutons que, dès le quinzième siècle, les demeures particulières rivalisaient à Fribourg avec les édifices publics. Quelques-unes de ces habitations existent encore au quartier de la Neuveville, et se font remarquer par leurs façades gothiques artistement décorées.

En racontant l'histoire de Berne, j'ai raconté en grande partie l'histoire de Fribourg. Soumise tour à tour à la suzeraineté des comtes de Kybourg, des Habsbourg, puis de la Savoie, en lutte avec Berne sa sœur, la ville de l'Uechtland ne s'unit aux Confédérés que lorsque éclata la guerre de Bourgogne. Après les batailles de Grandson et de Morat, où ses soldats s'étaient signalés par leur valeur, elle fut reçue dans l'Alliance perpétuelle, malgré l'opposition des petits cantons (*Länder*), et grâce à l'entremise de Nicolas de Flue.

De ses ponts fantastiques, — pont central et pont du Gotteron, ce dernier à 97 mètres au-dessus du gouffre où mugit la Sarine, — je ne saurais plus rien apprendre à personne. Avant cette audacieuse jonction des deux collines que sépare une dépression de plus de 250 mètres de largeur, il fallait aux voitures presque une heure pour effectuer la traversée de la vallée; en quelques pas, à présent, on enjambe l'abîme. C'est d'une de ces gigantesques passerelles qu'on se fait le mieux une idée de la ville. Tandis que Berne a grandi et a fait toilette, Fribourg est restée, ou bien peu s'en faut, ce qu'elle était il y a trois siècles. On en connaît le site singulier et le panorama plus pittoresque encore, à certains égards, que celui de Lausanne. Une partie de la cité perchée tout en l'air, sur le promontoire dont la Sarine lèche le pied; l'autre, dévalant sur les pentes escarpées du coteau jusqu'au bord de la rivière mugissante; de larges places suspendues au-dessus de carrefours tortueux, des rues qui ont les toits de leurs maisons au niveau du pavé d'autres rues; des quartiers entiers tout en escaliers; des habitations solitaires, collées ainsi que des cellules d'ermites aux roches du ravin; tout à côté, de frais et confortables cottages qui s'abritent à l'aise sous les grands vergers: telle est Fribourg, la double cité, mi-celte et mi-allemande, où l'on retrouve tous les contrastes de la vie industrielle et de la vie rustique, et, pour ainsi dire, sculptée en relief, une image des divers âges du passé.

Deux édifices y dominent les maisons, les remparts, les créneaux et les ponts: l'église cathédrale



FRIBOURG : CATHÉDRALE SAINT-NICOLAS.

de Saint-Nicolas et l'ex-pensionnat des Jésuites. Fribourg aujourd'hui n'a plus de Jésuites ; mais elle n'en est pas moins restée, plus encore que Sion et Lucerne, une cité en majorité dévouée au catholicisme. Chose à noter : c'est la ville française qui est ici libérale et protestante, tandis que la ville allemande est réactionnaire et ultramontaine. Le vrai foyer des idées et du progrès, dans ce canton de Fribourg, c'est Morat.

Saint-Nicolas a la plus haute tour qui existe en Suisse, et un portail orné de bas-reliefs représentant le Jugement dernier : le Ciel d'un côté, et l'Enfer de l'autre ; on y voit les morts qui, au son de la trompette finale, sortent de leur tombeau, les anges qui pèsent dans une juste balance les mérites et les démérites de chacun, des diabolins qui s'efforcent perfidement d'accroître le ban des damnés en jetant de faux poids dans le plateau qui contient les scélératesses ; ici, saint Pierre tenant la clef du séjour des élus ; là un suppôt de Satan, un être hideux, à la tête de porc, emportant dans une hotte l'amas des réprouvés, qu'il va jeter pêle-mêle dans la chaudière sous laquelle flambe, attisée par des démons ricanants, un feu capable de rôtir un monde.

La musique de l'orgue de Saint-Nicolas est connue aujourd'hui de millions de touristes. Cet instrument, le chef-d'œuvre de Mooser, compte 74 registres et près de 8,000 tuyaux, dont quelques-uns ont 10 mètres de longueur ; sa supériorité incontestable est dans l'art consommé avec lequel il imite le bruit de la tempête et les voix humaines. Achevé en 1834, il a pu saluer de sa grandiose harmonie la pompeuse inauguration de la voie aérienne qui, à la même date, reliait les deux collines de Fribourg. Tous ceux qui, à la tombée de la nuit, sous les voûtes à demi obscures de la nef fantastique, ont entendu résonner ces puissants soufflets de métal, en garderont une ineffaçable impression. Écoutez : c'est d'abord le train de vie d'une paisible vallée où, sous la houlette des pâtres songeurs, paissent les troupeaux aux clochettes argentines ; les sources murmurent, les oiseaux gazouillent, et une douce brise vous envoie au visage ses effluves odorants. Puis, peu à peu, le feuillage s'agite ; les bêtes de l'air se mettent à voleter d'un air effaré ; les vaches inquiètes aspirent le vent, comme c'est leur coutume à l'approche d'un danger. Le berger se réveille de son rêve paresseux au bruissement sinistre qui emplît la vallée ; des tourbillons de poussière, avant-coureurs de la tourmente, s'élèvent sur les chemins. Déjà les bouleaux s'inclinent sous le souffle d'orage ; un instant après, les grands sapins craquent et se brisent au sommet de la montagne. L'ouragan se déchaîne dans toute sa furie ; les éclairs jaillissent des lourds nuages, le tonnerre gronde : il vous semble que la tempête vous atteint, que les sifflements du vent et les éclats redoublés de la foudre circulent sous les arceaux mystérieux de la cathédrale ébranlée et tremblante. Malgré soi, on frissonne et on courbe la tête comme pour laisser passer la tempête. Quel est donc le Borée qui souffle de telles choses dans sa grande machine ? La terre, les mers, tout lui appartient. Le voici qui fait mugir les vagues, comme il a fait hurler les forêts : c'est bien le vaste océan en courroux ; vous en reconnaissez le verbe formidable. Puis, sur un signe de ce même organiste qui régit là-haut les quatre éléments, la tempête décroît ; alors d'une chapelle isolée, au bord de quelque lac helvétique, s'élève un chœur de voix féminines qui supplient le ciel d'apaiser ses colères. Oh ! les suaves accords que ceux qu'à ce moment perçoivent vos oreilles ! Quelle expression nette dans cet hymne de détresse, et qu'il serait facile de l'écrire ! La nature s'émeut à ces accents ; le tonnerre s'éloigne de plus en plus ; bientôt il a cessé ses menaces. La lumière revient, tout se rassérène, et sous le branchage, d'où perlent les dernières gouttes de pluie, les oisillons se remettent à chanter. Lyre d'Orphée ! c'étaient là de tes miracles !





FRIBOURG : AUTRE ASPECT.



# LA SUISSE

ÉTUDES ET VOYAGES

A TRAVERS LES 22 CANTONS

---

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

---

*LA SUISSE* formera environ 100 livraisons et contiendra 730 gravures.

Chaque livraison sera formée de 16 pages in-4° de texte et protégée par une couverture.

Le prix de la livraison est de 1 franc.

*Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 27 Avril 1878.*

LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>ie</sup>, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

---

FORMAT GRAND IN-8

---

LE JOURNAL  
DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

---

ANNÉE 1878

---

Les six premières années de ce nouveau recueil forment douze magnifiques volumes grand in-8 et sont une des lectures les plus attrayantes que l'on puisse mettre entre les mains de la jeunesse. Elles contiennent des nouvelles, des contes, des biographies, des récits d'aventures et de voyages, des causeries sur l'histoire naturelle, la géographie, l'astronomie, les arts et l'industrie, etc.

PAR

M<sup>mes</sup> COLOMB, EMMA D'ERWIN, ZÉNAÏDE FLEURIOT, JULIE GOURAUD, MARIE MARÉCHAL, DE WITT NÉE GUIZOT  
MM. A. ASSOLLANT, H. DE LA BLANCHÈRE, RICHARD CORTAMBERT, LÉON CAHUN, LOUIS ÉNAULT  
J. GIRARDIN, AMÉDÉE GUILLEMIN, CH. JOLIET, TH. LALLY, ÉTIENNE LEROUX, J. LEVOISIN, ERNEST MENAULT, EUGÈNE MULLER  
LOUIS ROUSSELET, G. TISSANDIER, P. VINCENT, ETC.

ET SOUS

ILLUSTRÉES DE 3500 GRAVURES SUR BOIS

dessinees par

É. BAYARD, PH. BENOIST, BERTALL, BONNAFOUX, BOUTET DE MONVEL, CAIN, H. CASTELLI  
CATENACCI, CRAFTY, C. DELORT, FAGUET, J. FÉRAT, FERDINANDUS, C. GILBERT, GODEFROY DURAND  
HUBERT-CLERGET, P. KAUFFMANN, KERNER, F. LIX, MARIE, A. MESNEL, J. MOYNET  
A. DE NEUVILLE, JULES NOEL, P. PHILIPPOTEAUX, F. RÉGAMEY, E. RIOU, SAHIB, SORRIEU, TAYLOR, E. THÉRON, VALNAY

---

Prix de chaque année brochée en deux volumes : 20 fr.

Chaque semestre, formant un volume, se vend séparément : 10 fr.

La reliure en percaline rouge, tranches dorées, se paye en sus par volume : 3 fr.